

La Libre Belgique,

le 26/09/2009

CRITIQUE

Crommelynck, alchimiste de l'amour au noir

Philip Tirard

Itsik Elbaz flamboie dans "Le Cocu magnifique", très soigneusement mis en scène par Vincent Goethals. Un grand et beau moment de théâtre.

La pièce fit éclater le nom du Belge Fernand Crommelynck à Paris, puis dans le monde entier, au début des années 1920. "*Ça sent le chef-d'oeuvre*", aurait commenté un comédien lors de la création mondiale du "Cocu magnifique" par le metteur en scène français Aurélien Lugné-Poe, au Théâtre de la Maison de l'oeuvre, le 18 décembre 1920.

Deux ans plus tard, Vsevolod Meyerhold, remuant disciple de Constantin Stanislavski, et sa scénographe Lioubov Popova la créaient en russe, à Moscou, dans une vision constructiviste à la pointe de la modernité.

Traduit dans la plupart des langues du monde, "Le Cocu" n'a jamais cessé d'être joué, à la différence des autres oeuvres de Crommelynck qui connurent leur moment de purgatoire après la Seconde Guerre mondiale et jusque dans les années 1970.

Eh bien, cela sent toujours le chef-d'oeuvre Le Rideau de Bruxelles – où Claude Etienne avait joué Bruno dès 1950 - le remet à l'affiche, cette fois dans une mise en scène de Vincent Goethals. "*Tout auteur dramatique digne de ce nom nous met sous le nez l'horreur et la grâce d'exister. Crommelynck n'y manque pas*", écrivait Georges Perros en 1967 dans son avant-propos à l'édition Gallimard du "Théâtre".

C'est bien ce que fait le spectacle présenté au Pathé Palace : 150 minutes d'un songe éveillé lancinant, poétique, érotique, au-delà de la morale et des conventions du réalisme, comme une plongée dans l'inconscient du discours amoureux. Farce tragique sur la jalousie, l'histoire de Bruno et de Stella attaque et transcende le fondement même de la littérature occidentale, en un vertigineux raccourci qui va de la tradition courtoise jusqu'à la "Danse de mort" de Strindberg, en passant par "Othello" et "Le Conte d'hiver" de Shakespeare.

Il faut un acteur de tout premier plan pour assumer ce rôle écrasant. Itsik Elbaz nous a souvent transporté au fil de ses interprétations. Il atteint ici au sommet de son art. Il a la légèreté, la grâce, le souffle, la puissance, la beauté de l'élocution, la perversité d'un esprit torturé. Il ne projette pas la figure d'un pauvre malade mental mais l'archétype d'un Narcisse fiévreux et retors, possédé par l'idée de débusquer l'Autre qui est en lui. Son Bruno

est un alchimiste égaré au labyrinthe de sa propre intelligence, faisant subir tous les outrages à l'objet de son amour, sur la foi d'une chimère on ne peut plus ténue. Il a vu un éclair de désir dans l'oeil de son ami Pétrus alors qu'il lui présentait Stella. La fusion passionnelle qui l'unissait à cette dernière va devenir un brasier dans lequel s'immolent son coeur et son esprit.

Dans le décor minimaliste mais parfaitement étudié et d'une grande beauté plastique de Jean-Pierre Demas, magnifié par les lumières de **Philippe Catalano**, Vincent Goethals a mis en scène avec sincérité, finesse

et pertinence une distribution totalement engagée. La présence lunaire d'André Baeyens en Estrugo, la chaleureuse nourrice à l'accent chti de Corinne Masiero, le discret Pétrus de Martin Firket, l'impétueux bouvier de Pierre Haezaert et bien sûr Stella, l'amoureuse crucifiée d'Anne-Catherine Regniers, sont autant de miroirs où se diffracte la conscience de Bruno. Qui aime le théâtre se doit de voir cette épatante coproduction entre le Rideau, l'Atelier Théâtre Jean Vilar, Théâtre en Scène de Roubaix, le Centre dramatique régional de Tours et l'Avant-Seine - Théâtre de Colombes.

Se pose une seule question : pourquoi ne joue-t-on pas plus souvent chez nous ce grand dramaturge belge ?